

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTINS LE NUMÉRO.

LES DEUX FRÈRES

XXII

UN ASSASSINAT À LA COMBETTE—(Suite)

Jérôme hésitait à prendre une de ces armes.

— Faut-être prudent, répétait-il.

Mais la Marianne s'empara du fusil.

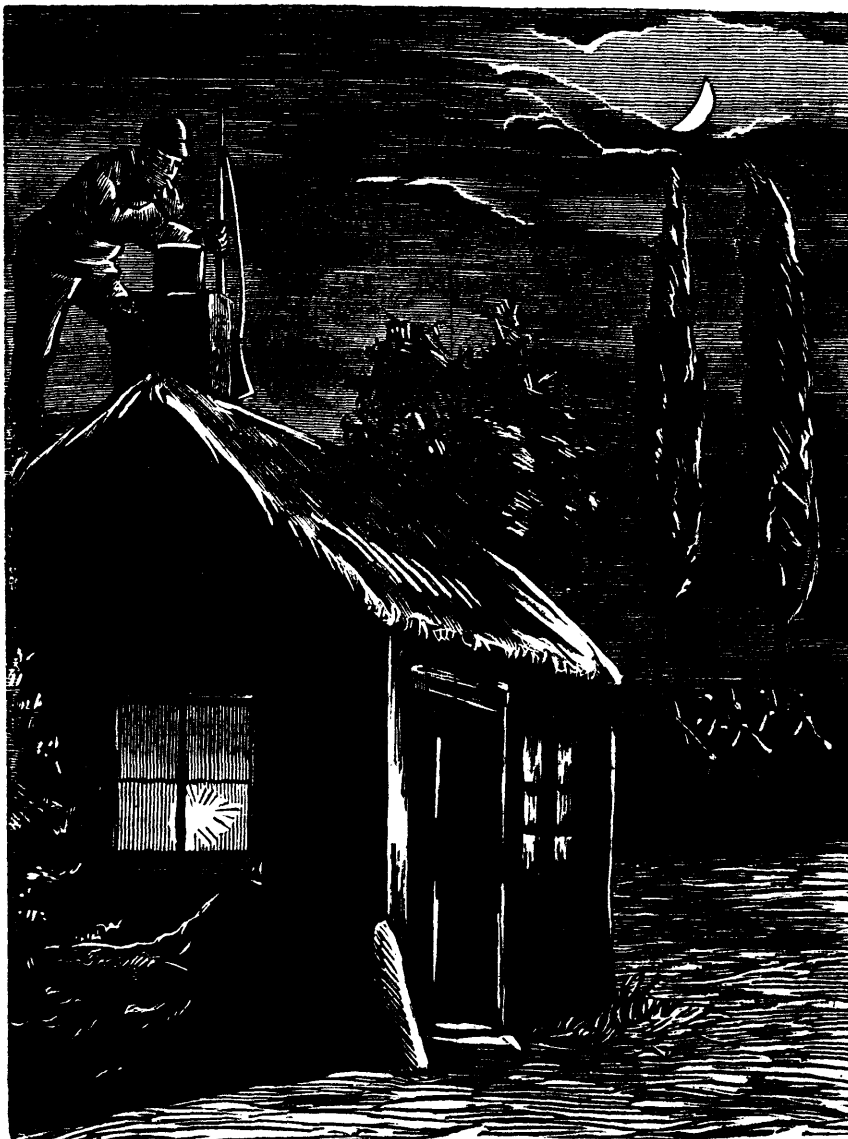
— Viens, dit-elle à Jean Blanc.

Et repoussant le fermier qui essayait de la retenir encore, elle mit bravement son pass-partout dans la porte d'entrée, car cette porte était fermée, et évidemment s'il était entré des malfaiteurs dans la maison, de deux choses l'une, ou ils avaient pénétré par une autre issue, ou ils s'étaient servis d'une fausse clef et avaient refermé la porte. Le petit Jean Blanc, son fusil armé, tenait la lanterne de la main gauche. Tout à coup et comme elle pénétrait dans le vestibule, la Marianne s'arrêta encore.

— Du sang! dit-elle.

Il y avait en effet des traces de sang sur les murs qui étaient blanchis à la chaux. Un silence de mort régnait dans la maison. Soudain, Jean Blanc, qui marchait le premier, jeta un cri d'horreur. Il venait d'atteindre l'escalier qui, du vestibule, montait à l'étage supérieur. Et sur la première marche de cet escalier, était un cadavre, un cadavre à demi nu, horriblement défiguré, le visage conturé de blessures épouvantables et le crâne brisé d'un coup de

hache. Ce cadavre, c'était celui de l'infortuné propriétaire de la Combette, de M. Jalouzet. Tout autour de lui, il y avait les traces d'une lutte qui avait dû être terrible. Le vieillard tenait encore un fusil dans ses mains crispées. Il le tenait par le canon, preuve qu'après avoir fait feu sur ses assassins, il s'en était servi, comme d'une massue.



UN COUP DE SIFFLET SE FIT ENTENDRE PAR LE TUYAU DE LA CHEMINÉE.

Au bout du vestibule était la porte du potager. Celle-là était ouverte. C'était par là que les assassins étaient entrés, par là sans doute qu'ils avaient pris la fuite.

— Maubert! Maubert! répétait la Marianne d'une voix éteinte, où es-tu?

Elle s'était élancée vers la cuisine, avec l'affreux pressentiment qu'elle allait y trouver son mari égorgé. Mais Maubert n'y était pas; tout même y était en ordre et semblait témoigner que les assassins avaient dédaigné d'y pénétrer. Le père Jérôme, revenu de sa terreur première, s'était hasardé à suivre la Marianne et Jean Blanc dans la maison. La Marianne criait et pleurait; les dents du petit père claquaient.

Le père Jérôme vit le cadavre de son maître et prit la fuite; mais quand il fut dans la cour, il se ravisa.

— Je vais chercher les gendarmes, cria-t-il.

Et il prit sa course vers Laneuville, criant plus fort encore que la Marianne. A deux portées de fusil de la Combette, il rencontra des gens qui s'en revenaient de la messe; c'étaient les

fermiers du val de Niolly, une ferme isolée au milieu des bois. Ces gens-là étaient trois et tous armés de fusils, le fils et les deux beaux-frères. Ils écoutèrent tout frémissants le récit du vieux Jérôme, et le plus jeune lui dit :

— J'ai bonnes jambes, j'arriverai avant vous à Laneuville.

Le père Jérôme rebroussa donc chemin avec les deux autres et revint à la Combette.

Alors, se sentant soutenu, et en attendant l'arrivée des gendarmes, le fermier proposa bravement de visiter la maison.

La Marianne avait le délire, et son énergie avait fait place à une sorte de prostration.

Le petit Jean Blanc, seul, conservait toute sa présence d'esprit. Quant à la fermière, elle était allée s'enfermer dans le grenier à fourrage.

Les gens du val de Niolly étaient courageux. Ils visitèrent bravement la maison.

Partout les traces de la lutte sans merci qu'avait soutenue le malheureux vieillard. Meubles renversés, portes brisées, du sang partout.

Il s'était sans doute éveillé en sursaut et s'était levé pour aller au-devant des voleurs, car c'étaient des voleurs, on n'en pouvait douter en voyant les tiroirs du secrétaire forcés.

M. Jalouzet avait touché quelques jours auparavant une somme considérable en or, prix d'une coupe de bois, quelque chose comme quarante mille francs.

La Marianne, hébétée, continuait à répéter :

— Maubert ? où est Maubert ?

Les gendarmes arrivèrent au grand galop, suivis du juge de paix.

Le jour commençait à poindre, et les fermiers du val de Niolly avaient constaté facilement que les assassins étaient sortis par le potager et avaient gagné le bois.

Le fusil du vieillard était déchargé des deux canons, preuve qu'il avait fait feu deux fois.

Dans le potager, il y avait un reste de neige, et sur cette neige des gouttes de sang. L'un des meurtriers était donc blessé.

Au premier étage, il y avait un grand salon qu'il fallait traverser pour arriver à la chambre à coucher de M. Jalouzet.

En face des croisées était une glace et cette glace avait été brisée d'un coup de hache.

Pourquoi ?

Le juge de paix, le brigadier, les fermiers eux-mêmes se posaient cette question sans la résoudre. Les uns voulaient que la victime eût esquivé un premier coup qui serait allé frapper la glace. Les autres disaient que sans doute les assassins avaient pris la glace pour une porte vitrée.

Alors le gendarme Nicolas Sautereau, notre ancienne connaissance, prit la parole à son tour.

— Ce n'est pas cela, dit-il.

— Qu'est-ce donc ? demanda le juge de paix un peu piqué.

— Nicolas montra l'une des fenêtres qui était encore ouverte.

— Cette nuit dit-il, il faisait clair de lune.

— Oui.

— Il est venu sans doute un moment où les rayons de lune ont dû frapper directement la glace.

— Eh bien ?

— L'un des assassins, celui qui était armé de la hache, poursuivit Nicolas, sera entré ici, à ce moment-là. Il aura marché droit devant lui, se sera aperçu dans la glace sans se reconnaître, et, croyant avoir affaire à un ennemi, il aura déchargé un coup de hache sur le défenseur imaginaire du pauvre vieillard.

Ceci est tellement logique que tout le monde se rangea à l'avis de Nicolas.

On avait transporté le cadavre sur son lit, et dix à douze personnes, outre la justice, se trouvaient dans la chambre, car plusieurs habitants de Laneuville avaient, en apprenant la sinistre nouvelle, suivi les gendarmes.

Le nom de Jean Lapin circulait dans la foule.

Quelques-uns y mêlaient celui des Leloup.

Mais le père Jérôme dit :

— Ce ne peut pas être eux qui ont fait le coup. Ils sont à Laneuville depuis hier soir.

— C'est vrai ! répétèrent plusieurs personnes qui avaient vu la famille mal famée établie tout entière dans le cabaret de la Bilin.

Le juge de paix était un homme jeune et intelligent. Tout lui prouvait que les assassins étaient au moins deux ; il fit sur-le-champ ce raisonnement au brigadier de gendarmerie :

— Jean Lapin n'a d'autres accointances dans le pays que les Leloup. Si les Leloup sont étrangers au crime, Jean Lapin n'est pas le coupable, il faut chercher ailleurs.

En ce moment Maubert arriva.

Le garde-chasse apprit avec stupeur ce qui s'était passé et il vint se jeter tout en pleurs sur le corps de son maître, en s'accusant d'avoir causé sa mort.

La Marianne était comme folle.

Cependant il ne suffisait pas de constater le crime, il fallait rechercher les assassins.

Le brigadier parlait de faire une battue dans les bois environnants. Mais Nicolas Sautereau le prit à part :

— Mon brigadier, dit-il, je désirerais vous dire deux mots en particulier.

— Parlez, dit le brigadier, à qui on avait reconnu Nicolas comme un homme intelligent et résolu.

— Au lieu de battre les bois, dit-il, si vous voulez me laisser faire, nous tiendrons les assassins avant demain.

Le brigadier le regarda avec étonnement.

— J'ai mon idée, ajouta Nicolas.

— Voyons, camarade, expliquez-vous, dit le brigadier.

Nicolas avait attiré son chef dans l'embrasure de la croisée et il parlait assez bas pour que nul ne pût entendre ce qu'il allait lui dire.

— Ecoutez, brigadier, dit-il, vous m'avez envoyé cette nuit chez la Bilin.

— Oui.

— Avec l'espoir que nous entendrions, mon camarade et moi, quelques mots sur Jean Lapin, l'assassin du courrier.

— Eh bien ?

— Les Leloup, que j'ai suivis constamment des yeux, sont venus avec affectation, dès dix heures du soir, et il se sont mis à jouer. On m'avait dit qu'ils étaient querelleurs, mais ils se sont conduits fort paisiblement. Leur femme, la Fouine, comme on l'appelle, est arrivée un peu avant minuit. Elle avait un panier au bras. Ce panier était vide. Je l'ai surprise échangeant un regard d'intelligence avec ses hommes, et, dès lors, j'ai cru comprendre qu'ils n'étaient venus les uns et les autres que pour établir un alibi. Vers une heure du matin, il y a une personne qui a dit : « Jamais je n'ai vu le temps si dur, et il fait bon être dans son lit. » Un autre a répondu : « Si Jean Lapin est dans les bois, il ne doit pas avoir chaud. » La Fouine et le vieux se sont regardés, et il m'a semblé que le vieux souriait.

— Eh bien ! dit le brigadier, quelle conclusion tirez-vous de cela ?

— J'en conclus, répondit Nicolas, que très-certainement les Leloup avaient connaissance du crime qui allait avoir lieu.

— Vous croyez ?

— Et que s'il ne sont pas matériellement complices, ils le sont moralement.

— Et vous soupçonnez Jean Lapin ?

— Oui, dit Nicolas avec conviction ?

— Mais il n'était pas seul. Qui donc l'a aidé ?

— Voilà ce que nous saurons, si vous voulez vous fier à moi. J'ai vécu avec les Arabes, j'ai été prisonnier chez eux, et les Arabes sont merveilleux quand il s'agit de découvrir un voleur ou un assassin.

Tandis que le brigadier et Nicolas causaient ainsi, le juge de paix et son greffier continuaient leur enquête.

La situation venait de se compliquer singulièrement par l'arrivée de Maubert.

De l'aveu de Jérôme le fermier et de la Marianne, Maubert avait été laissé dans la maison. Maubert affirmait avoir passé la veillée à la ferme des Roussettes, et Maubert était regardé dans le pays comme un très-honnête homme, très-attaché à son maître. Mais les apparences semblaient le rendre complice de l'assassinat, et le juge de paix lui dit :

— Maubert, je suis aubligé de vous mettre en état d'arrestation. Je ne doute pas que vous ne parveniez à prouver très-clairement votre innocence, mais la justice doit prendre toutes ses précautions.

— Maubert était tellement anéanti qu'il n'opposa aucune résistance. Mais la Marianne jeta de grands cris, attestant l'honnêteté de son mari et son dévouement au malheureux M. Jalouzet.

Pendant ce temps, Nicolas disait tout bas au brigadier :

— Cet homme, j'en suis aussi convaincu que tout le monde, est innocent, mais le juge de paix a raison de le faire arrêter.

— Pourquoi ? demanda le brigadier qui était loin d'avoir l'intelligence de Nicolas.

— Parce que l'arrestation de cet homme va donner une certaine sécurité aux véritables assassins, et nous permettra de les rechercher sans leur donner l'éveil.

— Vous avez raison, dit le brigadier.

Pendant ce temps, la Marianne se lamentait et disait :

— Il n'y a que les loups qui aient pu faire le coup.

— Taisez-vous, femme, répondit Nicolas, les gens que vous accusez n'ont pas quitté Lancuvillé.

Il dit deux mots au juge de paix qui donna l'ordre d'évacuer la chambre où l'on avait porté le cadavre.

Puis le brigadier et l'autre gendarme se chargèrent d'emmener Maubert à la prison.

Nicolas et le nouveau garde-champêtre demeurèrent à la Combette.

La Marianne, tout en larmes, se jeta au cou de son mari.

— N'aie donc pas peur, femme, lui dit Maubert, est-ce que les gens des Roussettes ne sont pas là pour dire que j'ai passé la nuit avec eux ?

Le calme de Maubert était dû à un mot que Nicolas lui avait glissé à l'oreille :

— Laissez-vous arrêter, lui avait-il dit, c'est le seul moyen de pincer Jean Lapin et ses complices.

Mais la Marianne, qui n'avait rien entendu, eut une nouvelle explosion de douleur quand elle vit qu'on emmenait son mari.

— Il est innocent ! criait-elle, c'est les loups qui ont fait le coup. Oh ! les brigands !...

Le juge de paix se retira et donna l'ordre d'évacuer la ferme et la maison.

Il y avait bien une trentaine de personnes. Les uns, car Nicolas et le garde-champêtre fermèrent les portes, restèrent au dehors. Les autres suivirent le juge de paix, son greffier et les deux gendarmes qui emmenèrent le prisonnier.

Le père Jérôme et le petit père étaient demeurés dans la maison avec la Marianne.

La Marianne interpella tout à coup Jean Blanc :

— Ah ! lui dit-elle, tu as pourtant dit que lorsqu'il faudrait parler, tu parlerais.

— Ça c'est vrai, répondit Jean Blanc.

Nicolas l'entendit :

— Hé ! que peux-tu avoir à dire ? lui demanda-t-il.

— Je n'ai pas peur, moi, reprit Jean Blanc, je dirai tout.

— Que diras-tu ?

— Je sais où pourrissent les os du toucheur de bœufs.

— Ah !

— Les gendarmes les auraient trouvés, s'ils m'avaient emmené...

— Eh bien, je t'emmènerai, moi, lui dit Nicolas.

Le garde-champêtre et Jérôme écoutèrent avidement ; mais ils furent déçus dans leur attente.

Nicolas s'enferma avec Jean Blanc dans une pièce attenante celle où était le cadavre, et il lui dit :

— Parle, maintenant, mon garçon.

— C'est tout une histoire, répondit le père.

— Ça ne fait rien, dis toujours.

— Les Leloup ont une cachette à la Fringale et le bon Dieu lui-même ne la trouverait pas s'il se faisait gendarme.

— Comment l'as-tu donc trouvée, toi ?

— C'est que j'ai couché une nuit à la Fringale, je m'étais perdu dans les bois et il neigeait fort ; je rencontrai Jean Lapiu qui venait de tuer un sanglier de près de trois cents.

« — Petiot, me dit-il, si tu veux me donner un coup de main pour porter ce cadet-là jusqu'à la Fringale, il y aura pour toi une pièce de trente sous.

« — Je veux bien, répondis-je, si on veut m'accorder une assiette de soupe et une botte de paille à la Fringale.

« — Ça va, me dit-il.

« Nous passâmes une corde aux quatre jambes du ragot que nous réunîmes ensemble ; puis le fusil de Jean sous les cordes. Il plaça le canon sur son épaule et la crosse sur la mienne, et nous portâmes ainsi le sanglier.

« Les Loups étaient contents ; on me fit souper et coucher. Mais j'étais curieux, moi, comme bien vous pensez, et, en place de dormir sur ma botte de paille, dans un coin de la cuisine, je fis semblant de ronfler et j'écoutai tout ce qu'ils disaient.

« — Faut se méfier ! disait la Fouine. Les gardes ont l'œil sur toi, Jean.

« — Et la cuve pourquoi donc qu'elle est faite ?

« — Ah ! c'est vrai, dit la Fouine.

« Le vieux Loup se mit à rire.

« — Après ça, dit-il, quand nous irons y chercher le sanglier, peut-être bien qu'il lui manquera un jambon. Le toucheur de bœufs a peut-être faim.

« Je frissonnai à ces mots, qui arrivèrent distinctement à mon oreille.

« — Taisez-vous, père, dit la Fouine. Vous oubliez ce gars qui dort là.

« — Et il fait bien de dormir, dit Jean Lapin, car j'aurais bientôt assommé, s'il s'éveillait mal à propos. » Vous pensez bien, acheva Jean Blanc, que je n'ai pas ouvert l'œil jusqu'au matin.

— Et c'est là tout ce que tu sais ?

— Oui.

— C'est bon, dit Nicolas, on en tirera profit. Ce soir, tu viendras avec moi.

— Où donc ça ?

— A la Fringale.

Tout en soutenant qu'il était brave, Jean Blanc ne put se défendre d'un léger frisson.

Nicolas prit une feuille de papier et écrivit :

« MONSIEUR LE JUGE DE PAIX,

« Je crois être sur la trace des véritables assassins ; mais il est nécessaire de laisser peser les soupçons sur le garde-chasse Maubert.

« Ce soir, à la nuit, je donne rendez-vous au brigadier et au gendarme Martin, dans le bois qui touche à la Combette.

« Il serait utile de mettre en état d'arrestation, jusqu'à ce soir, le jeune homme qui vous portera cette lettre, de façon qu'il ne communique avec personne.

« Ce soir, vous le confierez au brigadier.

« Votre serviteur.

« NICOLAS, gendarme. »

Cette lettre écrite, Nicolas la remit à Jean Blanc, qui se rendit à Laneuville sans se douter qu'il passerait la journée en prison.

XXIII

UNE RECHERCHE À LA FRINGALE

La journée s'était écoulée pour le bourg de Laneuville et les environs dans une agitation extrême. L'assassinat du malheureux vieillard avait jeté l'épouvante et la stupeur dans tout le pays.

Le nom du braconnier Jean Lapin était dans toutes les bouches. Mais il était avéré qu'il avait un complice. Et ce complice, quel était-il ?

On avait vu les Leloup à Laneuville durant toute la nuit. Au petit jour ils s'y trouvaient encore, et le vieux avait donné le spectacle d'un homme en proie à la plus dégoûtante ivresse. Les soupçons ne pouvaient donc s'arrêter un seul instant sur eux, malgré leur déplorable réputation. Les hommes feignaient l'ivresse ou étaient réellement ivres. La Fouine allait et venait par les groupes qui s'étaient formés dans le pays, et dans lesquels on s'entretenait de l'assassinat de M. Jalouzet. Elle recueillait l'impression générale, et, quand on la voyait, des murmures se faisaient entendre, car personne n'ignorait ses relations coupables avec Jean Lapin.

Ce ne fut que vers le soir que les Loups, comme on les appelait familièrement, s'en retournèrent à la Fringale, et, vers huit heures, on les eût retrouvés au coin du feu de la ferme, devisant fort tranquillement.

Deux hôtes étaient avec eux ; ces hôtes, on le devine, n'étaient autres que Jean Lapin et son nouvel ami le forçat évadé.

La Fouine disait en riant :

— T'as rudement de la chance, mon pauvre Lapin, c'est le Maubert qu'on a arrêté.

— Oui, disait Jean Lapin, mais on dit partout, n'est-ce pas, que je suis un de ceux qui ont fait le coup ?

— Ça, c'est vrai, on le dit, mais si tu es bien sage, on le dira pour des prunes. La cachette que tu sais est bonne.

— Je ne dis pas non, répondit Jean Lapin, mais faudra-t-il y rester longtemps ?

— Au moins huit ou dix jours, mon Lapin.

— La Fouine a raison, reprit le vieux Loup. Les magistrats sont à Laneuville, ils font leur enquête ; ils en ont pour trois ou quatre jours. On parlait ce matin de faire venir un bataillon de troupe.

— Pourquoi faire ?

— Pour battre tous les bois des environs. Pour sûr, la justice viendra ici.

— On y est habitué, dit la Fouine, mais on s'en moque. Quand les gendarmes trouveront la cuve, ils auront le nez creux.

— On n'y est pas mal à l'étroit, par exemple, reprit Jean Lapin.

— C'est vrai, mais tu as un bon matelas, ricana le vieux Loup.

— Est-ce que vous voulez parler des os du toucheur de bœufs ? ricana Jean Lapin.

— Non, des cinquante mille francs que vous avez emportés de la Combette.

— Avec ça, dit la Fouine en riant, on peut vivre honnête homme le reste de ses jours.

— C'est mon intention, répondit Jean Lapin, si la justice veut faire une croix sur le reste.

— Avec tout ça, reprit le vieillard, faut faire vos comptes.

— Quels comptes ? demanda la Fouine avec un rire.

— Faut que chacun ait sa part.

— Ça, c'est juste, dit le forçat.

— Oui, dit la Fouine, mais il faut que Jean et monsieur aient le gros lot.

— Pourquoi donc ça ?

— Mais dame ! ils ont fait le coup, eux.

— Oui, mais c'est moi qui l'ai indiqué.

— Je ne dis pas non, dit Jean Lapin, je dois même convenir que je n'y pensais pas. Mais si nous sommes pris, ce n'est pas vous qu'on guillotinerait, père Loup.

— Si vous êtes pris, nous le serons aussi.

— Comment ça ?

— C'est qu'on découvrira la cachette de la cuve et dedans les os du toucheur.

— Vous avez raison, père. Mais enfin, faut faire un accord, dit la Fouine. Quand monsieur et Jean s'en iront, ils nous laisseront dix mille francs.

— C'est bien peu, fit l'âpre vieillard. J'en voudrais quinze.

— Va pour quinze, dit Jean Lapin.

Le forçat fit pareillement un signe de tête affirmatif.

Pendant cette conversation, le mari de la Fouine était monté sur le toit de la Fringale, son fusil à la main, et assis auprès du tuyau de la cheminée. De ce poste d'observation, il pouvait tout voir, à un demi-kilomètre à la ronde, et signaler toute visite suspecte, en se penchant sur le tuyau et en faisant entendre un coup de sifflet.

La Fouine avait préparé le souper, et Jean Lapin avait annoncé qu'il avait un fort appétit.

(A CONTINUER.)

LA DUCHESSE DE NEMOURS

TROISIÈME PARTIE

III

CHEZ LA PAVOT.—(Suite.)

Quand la duchesse Isabelle eut répondu affirmativement, on vit se soulever la vieille tapisserie et la bonne figure de la tavernière parut sur le seuil. Elle était chargée à plier sous le faix : elle portait dans ses bras le justaucorps de cuir, la casaque de dessus, les chausses en mailles avec les cuissards tannés, les brodequins à éperons et la toque surmontée d'un plumet, l'accoutrement complet enfin d'un cavalier armé à la légère. Sur son épaule était passé un fort baudrier de cuir et une ceinture à triple agraffe.

Maman Pavot, embarrassée par son fardeau, arriva riant et soufflant jusqu'au milieu de la chambre. Derrière elle venait la petite Mirette, qui était bien chargée aussi.

— Simonot ! cria la traversière qui se retourna au moment où la tapisserie retombait, veille à la cuisine, fainéant, cela vaudra mieux que d'écouter aux portes !

— Ma noble dame, reprit-elle voici de quoi faire un homme d'armes complet.

Elle déposait le costume pièce à pièce au chevet du lit ; Jean le Blond, ne pouvant modérer son impatience, s'élança pour considérer de près chaque partie de l'ajustement.

— Que Dieu vous rende le bien que vous me faites, bonne femme ! dit-il avec plus d'émotion que n'en paraissait comporter la circonstance, grâce à vous, je vais mettre bas cet habit de mascarade !

— Par mon saint patron ! s'écria la Pavot qui restait devant lui les deux poings sur ses hanches et qui l'admirait de tout son cœur, ce gros drap et ce cuir ne vous feront pas plus gentil seigneur que votre satin rose, mon jeune maître !

— Ah ! madame, ma chère dame ! se reprit-elle en tournant vers la duchesse ses yeux humides, j'ai bien prié la Vierge pour qu'il me fût donné de voir avant de mourir le fier visage de l'enfant d'Armagnac... Mais, sur mon salut ! mes rêves eux-mêmes ne me le montraient pas si beau, de moitié !

La duchesse Isabelle lui tendit la main en souriant, et maman Pavot baisa cette main avec tendresse et respect.

Pendant cela, Mirette dressait une petite table et posait dessus son fardeau à elle qui consistait en vaisselle et en lingerie. Tout en mettant le couvert prestement, elle examinait du coin de l'œil ce beau jeune homme qui, dans la nuit de la veille, s'était battu comme un lion contre messire Jean Roland, mieux connu de nous sous le nom de Jean le Brun.

Pour Mirette, celui-ci était le " nec plus ultra " de la vaillance et de la force. Plus elle regardait le gentil page habillé de rose et d'azur, plus elle s'étonnait que ces membres gracieux eussent pu supporter l'effort de Jean Roland !

— Dame Pavot, dit la duchesse, vous nous avez gardé bon souvenir, et je vous remercie.

— Vierge sainte ! s'écria la tavernière, attendez pour me remercier que je vous aie donné tout ce que je possède au monde, avec la vie de mon pauvre vieux corps par-dessus le marché, madame !

Frère Tranquille se leva doucement du prie-Dieu et vint mettre ses deux mains sur les épaules de la Pavot.

— Voilà qui est bien, Thérèse, ma voisine, dit-il. Vous savez ce que je vous ai promis cette nuit, vous serez récompensée richement pour le souper d'hier, pour le dîner d'aujourd'hui et pour ces vêtements que vous donnez à notre petit seigneur Jean.

Les gros sourcils de la Pavot se froncèrent, et si la présence de madame Isabelle ne lui eût pas imposé, frère Tranquille eût passé pour le coup un méchant quart d'heure.

— Bien, bien ! grommela-telle en poussant rudement Tranquille, qui chancela sur ses longues jambes, tu étais déjà un triste fou, il y a quinze ans, mon pauvre Andréol. Je t'ai retrouvé cette nuit comme je t'avais laissé jadis. Je sais que tu n'as point de malice, mais si tu veux que nous vivions ensemble comme des amis ne me parle plus jamais de payer avec or ou argent ce que je fais pour le sang d'Armagnac.

Tranquille baissa la tête et regagna son coin en murmurant :

— A votre fantaisie, Thérèse, ma voisine, comme l'argent et l'or ne me coûteront rien en ces temps là, je voulais vous faire riche en récompense de votre bon cœur. Vous avez donné de l'aide à Marion, ma femme, autrefois, et maintenant vous portez secours à madame Isabelle... mais peut-être avez-vous raison, Thérèse, mieux vaut n'être point rémunéré dans ce monde périssable, et garder le bien qu'on fait pour l'éternité...

Il s'accroupit sur la marche du prie-Dieu et appuya ses coudes contre ses genoux.

— Voici une bonne et belle défroque, sur ma parole ! s'écria Jean le Blond qui avait achevé son examen, merci, la mère ! vous ne savez pas quel service vous m'avez rendu !

Le couvert était mis ; la petite Mirette sortit et revint presque aussitôt après avec deux plats d'étain brillant qui lançaient des nuages de savoureuse vapeur. Maman Pavot ne pouvait pas rester longtemps oisive, elle fit comme sa fillette et bientôt la table fléchit sous sa charge de mets. Il y avait, Dieu merci, de quoi donner la provende à douze grands appétits.

Jean le Blond vint prendre la main de sa mère et l'entraîna gaiement vers la table. En passant, la duchesse Isabelle mit un baiser sur le front de Mirette qui devint plus rose que le pourpoint du beau page.

— A table, Tranquille ! s'écria celui-ci, il faut faire honneur au dîner de maman Pavot. Qui sait si nous nous retrouverons jamais à pareille fête ?

Tranquille vint se placer au bas bout de la table et s'assit après avoir dit le bénédicité.

Il laissa Jean le Blond qui le servait emplir son assiette jusqu'au bord, mais au moment où il portait la première bouchée à ses lèvres, son regard tomba sur la duchesse Isabelle et il remit le morceau sur son assiette.

La duchesse luttait en vain contre son angoisse. Ce matin, l'effort qu'elle avait fait pour raconter à son fils les malheurs d'Armagnac l'avait ranimée par la fièvre ; maintenant la fièvre était tombée ; Isabelle essayait de sourire, mais son sourire faisait mal.

Jean le Blond, lui aussi avait la fièvre, mais à mesure que le jour avançait, sa fièvre à lui augmentait. L'heure du combat, pour ces fous qui ont du sang chaud plein les veines, c'est l'heure de la joie. Jean le Blond accusait la marche lente du temps.

Peut-être remarquait-il tout aussi bien que frère Tranquille la pâleur mortelle de sa mère. A tout le moins ne pouvait-il s'empêcher de voir la lugubre figure que faisait le pauvre péda-

gogue; mais son rôle était de fermer les yeux et, grâce à l'insouciance de son âge, il trouvait moyen d'avoir, en cette solennelle circonstance, une soif sincère et un franc appétit. Il mangeait, il buvait, et quand son regard se portait vers les diverses pièces du costume étalées au chevet du lit, il se sentait envie de piaffer, comme le cheval ardent qui entend au loin le son de la trompette.

— Laissez-nous, bonne femme, dit-il à la Pavot, qui était restée là pour servir, mais qui ne parlait plus parce qu'elle sentait vaguement la profonde tristesse de cette scène.

La Pavot se dirigea vers la porte non sans se retourner plus d'une fois. Quand elle fut partie, Jean d'Armagnac emplit le verre de la duchesse Isabelle et le verre de Tranquille.

— Ma mère, dit-il, et vous mon digne ami, je vous prie de me faire raison. Je bois à ma première bataille!

Les larmes de madame Isabelle jaillirent et roulèrent sur sa joue décolorée. Elle voulut néanmoins tremper ses lèvres dans le verre, mais elle repoussa le breuvage comme si c'eût été du sang.

Tranquille se leva; ses yeux eurent un fugitif éclair.

— Jean d'Armagnac, dit-il d'une voix ferme, que Dieu te donne la vaillance de ton père. Nul d'entre nous n'échappe à sa destinée. Ceux qui t'aime ont voulu te cacher ton nom; à l'heure marquée, le voile s'est déchiré de lui-même. Jean d'Armagnac, comte de la Marche et duc de Nemours, je bois à ta première bataille!

Il vida la coupe d'un seul trait.

IV

FILS ET MÈRE

— Mes yeux se ferment, murmurait Jean le Blond, qui était demi couché sur la chaise longue, à la place occupée naguère par la duchesse Isabelle; sais-tu, mère, que voilà bien des nuits que je n'ai pas eu de sommeil. Il fait encore grand jour; en cette saison, la brume ne vient guère qu'à huit heures... si je me repose un peu, je serai plus fort ce soir.

— Il fait encore grand jour, répéta machinalement madame Isabelle, repose-toi, mon fils, la brume ne vient qu'à huit heures.

Les paupières lassées du bel adolescent battirent, puis tombèrent; mais il rouvrit les yeux presque aussitôt après.

— J'avais pourtant bien des choses à faire, reprit-il, et bien des choses à te dire. J'aurais voulu essayer ces vêtements qui n'ont pas été faits pour moi. J'aurais voulu te parler...

Il s'interrompit et attira la main de la duchesse qu'il colla contre ses lèvres.

— Oui, poursuivit-il en baissant la voix et en glissant un regard vers Tranquille, j'aurais voulu te parler à toi toute seule.

Le pédagogue était debout devant la fenêtre; il avait le dos tourné, la charpente irrégulière et osseuse de son grand corps se détachait en noir sur le mur de la cour inondé de soleil. Il ne bougeait pas; sa tête se penchait sur sa poitrine et l'on devinait l'effort de sa respiration pénible.

— Il n'entend pas... dit madame Isabelle en secouant la tête, si tu as quelque chose à me confier, mon pauvre enfant, tu peux parler sans crainte.

Une nuance rosée vint aux joues de Jean le Blond.

— Eh bien, oui, reprit-il, j'ai quelque chose à te confier, ma mère. Tu l'as deviné déjà peut-être, car tu sais bien comme je te t'aime, n'est-ce pas? et si je t'ai quittée, il m'a fallu devenir fou... Qu'est-ce qui nous rend fou nous autres jeunes gens?

— Le cœur, interrompit madame Isabelle qui trouva la force de sourire.

— Que tu es bonne, ma mère! s'écria Jean le Blond en couvrant de baisers les mains qu'il retenait toujours. J'aurais dû ne te rien cacher et tu n'aurais pas été inquiète... Mais peut-être aussi, tu m'aurais défendu de partir.

Il interrogeait sa mère d'un regard inquiet.

— Peut-être... répondit la duchesse dont le sourire devint triste.

— Écoute, ma mère, reprit Jean d'Armagnac, c'est Dieu qui l'a mise sur mon chemin... c'est Dieu qui me l'a montrée si belle et si bonne! Si tu aimes ton fils, ma mère, il faut lui pardonner.

— Je lui pardonne, prononça la voix douce et grave de madame Isabelle.

— Je l'aime, dit encore madame Isabelle qui se pencha pour déposer sur le front de Jean d'Armagnac un long et tendre baiser.

Il releva sur elle son regard plein de reconnaissance et dit en lui rendant ses caresses:

— Merci, ma mère, merci! Je n'ai jamais été si heureux de ma vie! Et tu as raison de l'aimer, va, car elle est meilleure encore que belle. C'est elle qui m'a donné mission de sauver notre sire le roi. Si je me suis conduit comme un gentilhomme avant de savoir le nom de mon père, c'est à elle que je le dois.

Les yeux de la duchesse Isabelle avaient quitté le front de son fils pour se perdre dans le vide. Une pensée venait de naître dans son esprit et l'occupait désormais toute entière.

— Peut-être... pensait-elle, plongée dans une soudaine rêverie. Je vais la voir: elle saura tout... Mais viendra-t-elle?

— Tu ne m'écoutes plus, ma mère? murmura Jean le Blond, dont les paupières chargées de sommeil demandaient à se fermer. J'avais peur, j'avais grand-peur que tu ne lui fisses un crime de sa destinée. J'ai bien compris tout ce qui s'est passé, ma mère: Madame Blanche sans le savoir, a recueilli notre héritage, madame Blanche porte notre nom, et les honneurs qui n'appartiennent qu'à toi, on les rend à madame Blanche. N'est-ce pas Dieu qui a fait notre rencontre ma mère, pour empêcher la pauvre douce fille innocente d'être précipitée, au jour de la justice, dans un abîme de misères? Elle a un cœur de princesse et la honte l'aurait tuée... au lieu de cela, ma mère, quand tu sera sur ton trône nous nous asseoirons tous deux à tes pieds: ton fils et ta fille... Et Blanche en s'éveillant trouvera la réalité meilleure encore que son rêve!

Il s'arrêta, ses paupières étaient closes et un sourire heureux jouait autour de ses lèvres.

— M'entends-tu, ma mère? balbutia-t-il, de cette voix paresseuse des gens qui s'endorment.

— Je t'entends, répliqua madame Isabelle, dont la pensée était ailleurs.

— Et trouve-tu que j'ai raison, ma mère?

— Oui... Je trouve que tu as raison.

Les yeux de Jean le Blond se rouvrirent à demi.

— Eh bien, alors, dit-il, en mettant la main de sa mère sur ses lèvres, je prie Dieu et la sainte Vierge, de faire que je ne meure point ce soir, car se serait grande pitié de quitter tant de bonheur! A bientôt, ma mère... si je dors trop tard tu me réveillerais.

Sa tête se renversa sur le dossier de la chaise longue. C'était sans défiance qu'il laissait à la duchesse Isabelle, le soin de lui rappeler l'heure de la bataille, car les mœurs du temps étaient ainsi; et les mères, aussi bien que les fiancées, enseignaient l'épée de celui qui allait combattre et mourir.

D'ailleurs madame Isabelle, la nuit précédente, n'avait-elle pas dit à Tranquille, pendant que ses doigts caressants lustrèrent les blonds cheveux de Jean d'Armagnac : Tu as bien fait !

Tu as bien fait de révéler à l'enfant le nom de son père outragé, tu as bien fait de mettre un glaive dans la main de l'enfant pour venger l'honneur de sa mère !

C'était cela que voulait dire madame Isabelle, c'était cela que Jean le Blond avait compris.

Mais s'il eût pu voir sa mère en ce moment, ses idées auraient changé. Sa mère contemplant son sommeil d'un œil morne, plein de tristesse découragée, Jean le Blond aurait compris que ce cœur maternel dédaignait désormais la vengeance, dédaignait peut-être l'honneur même, dédaignait tout ce qui n'était pas la vie de l'enfant bien-aimé.

Les yeux de la duchesse Isabelle n'avaient point de larmes, mais l'angoisse de son âme déchirée se lisait en caractères profonds sur ce visage, dont la beauté tragique avait exprimé tant et de si longues tortures !

L'horloge de Saint-Eustache sonna cinq heures.—Les vibrations se prolongèrent dans le silence, pendant la moitié d'une minute, puis la chambre devint muette comme un cercueil.

V

LA TOILETTE DE TRANQUILLE

Un peu de temps avait passé. Tranquille était debout devant la duchesse à côté de Jean le Blond endormi. Il parlait à voix basse pour ne point éveiller l'enfant, et son visage exprimait un remords.

— Vous m'aviez dit : Tu as bien fait, murmurait-il, et quand vous m'approuvez, je ne prends point souci d'interroger ma conscience. A quoi bon ? puisque tout ce que je fais est pour vous. L'enfant a montré cette nuit qu'il est le fils de son père... Mais ce Tarchino ne manie pas le fer comme un gentilhomme, il vient d'Italie : au lieu de combattre, il assassine. Quand mon parent, le soldat Jérôme me disait cela autrefois, je n'y faisais pas attention ; que m'importait la lâcheté de ce vil spadassin ! maintenant je me souviens et il me semble que toutes les paroles de Jérôme sont gravées au fond de ma mémoire. Jérôme a toujours été fier de sa science en fait d'escrime et pourtant il avoue que l'épée de Tarchino trouverait aisément le défaut de sa parade. Tarchino possède un coup déloyal, une botte secrète, comme ils appellent cela, qui le rend maître de la vie de son adversaire.

La duchesse Isabelle était habituée à suivre patiemment les détours où se perdait la pensée capricieuse de Tranquille ; mais cette fois la patience était bien difficile.

— Dites-moi ce que vous avez fait, interrompit-elle. Je souffre.

Tranquille serra sa poitrine à deux mains.

— Vous souffrez ! répéta-t-il.

Puis il reprit :

— Voici ce que j'ai fait, Madame, c'est bien peu de chose ou plutôt ce n'est rien. Quand je vous ai quittée ce matin, je me suis rendu à l'auberge du père Pavot où se réunissaient autrefois les gens d'Armagnac et où descendent maintenant les soudards de Gravelle. Pavot ne ressemble guère à sa femme ; il s'est vendu corps et âme au nouveau seigneur et vous n'avez pas au monde un plus cruel ennemi. J'espérais trouver dans sa maison mon cousin Jérôme et j'ai eu d'abord un instant de joie, car les valets de l'auberge m'ont dit qu'en effet, il était dans son lit et qu'il dormait.

Mon cousin Jérôme est un soldat, il s'aime lui-même et ne pense aux autres qu'après avoir consulté son intérêt. Il m'a reconnu et il m'a dit : « Du diable si ce n'est pas un méchant présage que de voir à son réveil une figure comme la tienne, Andéol, mon cousin ! »

— Jérôme, ai-je répondu, vous avez mangé le pain d'Armagnac autrefois, vous en souvenez-vous ?

— Je me souviens que le pain d'Armagnac était dur ! a-t-il répliqué en tournant la tête. Car il a bien vu tout de suite que je venais lui demander secours. Je n'avais déjà plus beaucoup de courage ; j'ai dit pourtant :

— Mon bon cousin, vous n'avez pas du moins oublié que vous sauvâtes un jour la vie de madame Isabelle et du dernier Armagnac. — J'étais jeune quand je fis cela, m'a-t-il reparti rudement. Mes mains se sont jointes malgré moi.

— Ah ! mon cousin ! me suis-je écrié, mon bon cousin Jérôme, nous avons joué ensemble tous deux, enfants que nous étions, au beau pays d'Armagnac. Cette action, que vous reniez, vous sera comptée à l'heure de votre mort et fera peut-être votre salut éternel. Mon cousin, le petit Jean d'Armagnac, que vous aimiez tant autrefois, doit croiser le fer ce soir avec Vincenzo Tarchino, le capitaine.

Jérôme a sauté hors de son lit et s'est mis sur ses pieds ; il n'est pas si méchant qu'il veut en avoir l'air, seulement, quand il réfléchit, le bon mouvement de son cœur s'arrête et il se demande : Que m'en reviendra-t-il ?

— Tarchino ! s'est-il écrié, il faut attacher l'enfant sur un cheval et l'emmener au diable ! Mon cousin, lui ai-je dit, l'enfant est un homme. Je l'ai entendu qui grommelait : Oui, oui, et un beau jeune homme ! Mais on n'a pas eu confiance en moi, dans le temps, qu'on s'arrange et qu'on ne me rompe plus les oreilles !

— Il connaît donc mon fils Jean, interrompit ici la duchesse, puisqu'il dit que c'est un beau jeune homme ?

— J'ai compris, répondit Tranquille, qu'ils avaient pu se rencontrer tous les deux dans la forêt de Benevent... Jérôme ne m'a rien dit à ce sujet, mais ce n'est peut-être pas tout à fait par la grâce de Dieu que mon jeune sire Jean manie si bien l'épée de son père. Pour revenir à mon cousin Jérôme, je le croyais à demi vaincu et j'ai poursuivi : — L'œuvre des méchants n'a pas de durée. Voici la régence de madame Anne qui s'en va finissant, et le roi Charles qui devient un homme. Cette nuit, mon jeune sire Jean a sauvé la vie du roi Charles avec l'aide de Dieu. — Oh ! oh ! s'est écrié Jérôme, c'est lui qui a fait le coup ? Jarni ! voici un jeune coq à qui les ergots poussent vite ! Eh bien, s'il n'a pas six pouces de fer dans la poitrine ce soir, cela pourra lui servir.

— D'autant, ai-je repris, que monseigneur Louis, duc d'Orléans, lui a donnée l'accolade en promettant bien de se souvenir de lui ! Les choses vont changer. Armagnac va reprendre l'héritage de son père et ceux qui l'auront servi ne s'en repentiront point.

— C'est ton avis, mon cousin Tranquille ? m'a dit Jérôme qui était tout pensif. Moi, j'ai répondu : — c'est mon avis. — Eh bien, mon cousin, s'est écrié Jérôme, tu vas plus vite en besogne que moi : ce n'est pas encore le mien.

Il s'est remis dans son lit et a ramené la couverture sur ses oreilles. — Au nom de Dieu !... ai-je voulu poursuivre... Mais Jérôme m'a coupé la parole en disant :

— Andéol, mon cousin, si tu as espéré que j'irais me faire tuer pour les beaux yeux de ton jeune seigneur, tu es encore plus fou que je ne pensais...

Je m'en allais bien triste et découragé, lorsqu'il m'a rappelé pour me demander l'heure et le lieu du rendez-vous. — Bien choisi !

s'est-il écrié après ma réponse, à l'arriroit du Louvre! juste sous les arbalètes des archers de Gravelle qui gardent le château! Par la morbleu! je ne puis pas laisser assassiner cet enfant-là... D'ailleurs madame Blanche ne me le pardonnerait pas!

— Il a dit cela? interrompit la duchesse Isabelle avec vivacité.

— Oui, répéta frère Tranquille je suis bien sûr qu'il a dit cela. Et il a ajouté: — N'espère pas plus que je ne promets, mon cousin Andéol. Tu sais bien que je ne suis pas un chevalier errant. J'irai, je servirai de témoin afin que la lutte soit loyal, voilà tout... va't'en!

Pendant les dernières paroles de Tranquille, la duchesse Isabelle avait pris sur le lit son chaperon et son voile: elle s'apprêtait pour sortir.

— Il n'y a rien à espérer de ce côté, dit-elle avec plus de fermeté dans la voix, il ne peut y avoir de combat loyal entre un spadassin et un enfant... J'étais folle, Tranquille, quand je t'ai dit cette nuit: tu as bien fait.

Tranquille baissa les yeux sous ce reproche, juste ou non, et garda un silence respectueux.

— J'étais folle! reprit la duchesse en s'animant, la colère m'avait aveuglée. Qu'importe au suzerain l'insulte d'un vassal! Et n'est-ce pas démenée que de laisser le fils d'Armagnac croiser l'épée avec un mercenaire!

— C'est vrai, cela! s'écria Tranquille dont les yeux s'ouvrirent tout grands. c'est bien vraie!

— Tu as mal fait, reprit madame Isabelle, il fallait laisser l'ignorance au-devant de lui comme un bouclier. En un jour tu as perdu le travail de quinze années!

Tranquille n'osait plus relever ses paupières et il répétait d'une voix désolée.

— C'est vrai cela! c'est bien vrai!

Ce n'était pas lui qui pouvait démêler ce qu'il y avait d'injuste dans le reproche de madame Isabelle; il aimait Jean d'Armagnac du même cœur que sa mère.

— Une semaine encore, poursuivait la duchesse, moins que cela peut-être et l'enfant eut été sauvé! car voici que l'étoile d'Armagnac recommence à briller au ciel... et c'est au moment où nous touchions le port que ton imprudence nous jette sur l'écueil?

Tranquille se frappa la poitrine et ne répondit point. La duchesse ne voyait pas la torture de son pauvre serviteur; elle continuait les yeux fixés sur son fils endormi:

— Et le mal que tu as fait, tu ne peux pas le réparer.

— C'est vrai! fit-il en un gémissement. Tout ce que vous dites est vrai, ma noble dame!

Isabelle avait achevé ses préparatifs de départ,

— Je n'ose pas l'embrasser dit-elle, de peur de l'éveiller... car, entends bien cela, Tranquille, durant mon absence je ne veux pas qu'il s'éveille. Veille sur lui, protège son repos, l'heure sonnera sans qu'il l'entende et peut-être éviterons-nous le plus grand de tous les malheurs!

Chaque fois que madame Isabelle mettait une idée sur le tapis, le pauvre Tranquille la saisissait avec avidité; il se redressa, une lueur de naïf espoir brilla parmi sa tristesse.

— C'est vrai! dit-il, suivant son habitude, je n'avais pas songé à cela.

Puis il ajouta en souriant tout à coup,

— Il y si longtemps qu'il n'a dormi! Voici cinq heures et la demie... Je promets bien qu'il ne s'éveillera pas avant minuit!

— Que Dieu le veuille! c'est pour lui que je vais m'efforcer. Comme elle soulevait la tapisserie, Tranquille fit un pas vers elle.

— Ma noble dame, murmura-t-il. Je vais bien souffrir, si vous ne me dites pas que vous me pardonnez.

La duchesse Isabelle n'avait certes pas la conscience du mal qu'elle venait de lui faire; elle était trop bonne pour ne pas garder au seul serviteur qui l'eût suivie dans sa détresse, une reconnaissance profonde. Mieux que personne au monde, elle connaissait Tranquille.

Ce que nous avons dit une fois aux premières pages de ce récit, la duchesse Isabelle était capable de le sentir. Dans frère Tranquille, il y avait deux hommes: celui qu'en voyait, timide et presque inerte; celui qu'on espérait, à de certaines heures et sans savoir pourquoi, puissant et vaillant; celui qui rampait dans l'humilité de sa sphère bornée, celui qui allait se redresser peut-être inopinément et grandir soudain au-dessus de la taille virile.

Ces choses ne s'expliquent point; rien ne dit à l'avance que l'étincelle peut jaillir du caillou perdu sous la poudre du chemin.

Quand frère Tranquille s'en vint lui demander pardon humblement et simplement, elle vit passer devant ses yeux ces quinze années d'abnégation tendre et de dévouement sans limites; elle prit la main de Tranquille, ému jusqu'aux larmes, et la pressa entre les siennes avec un sourire tout plein de gratitude.

— Ami, dit-elle, moi, je ne vous demande pas pardon parce que vous savez bien que je suis sa mère, et que la douleur rend aveugle. Mais à cette heure d'angoisse, je vous le dis, Tranquille, ceux qui portent le nom d'Armagnac vivront et mourront reconnaissants de vos services.

Elle lâcha la main de Tranquille et disparut derrière la draperie.

Tranquille resta un instant comme atterré.

— Services! murmura-t-il, reconnaissants! Voilà ce qu'elle m'a dit! Seigneur Jésus! Elle ne m'a donc pas pardonné!

Sa figure était bouleversée; il se prit à parcourir la chambre à grands pas.

— C'est moi qui ai fait cela, pensait-il, le cœur serré par un poignant remords; c'est moi qui ai dit à l'enfant: « Prends ton épée!... » Si l'héritier d'Armagnac meurt dans ce combat inégal, c'est moi qui l'aurai tué! Comment me pardonnerait-elle?

Il s'arrêta tout à coup et se tordit les mains, tandis que des sanglots soulevaient sa poitrine.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 2 JANVIER 1880—(No. 2).

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 10 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

⚡ Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit: “ Feuilleton Illustré, Boite 1980 B. P.”

HOULE & CIE., Propriétaires,
61, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL.